

L'animal et l'homme

« Les hommes, note Peter Sloterdijk, sont des animaux dont certains élèvent leurs propres semblables. »

UNE VIE DE CHIEN

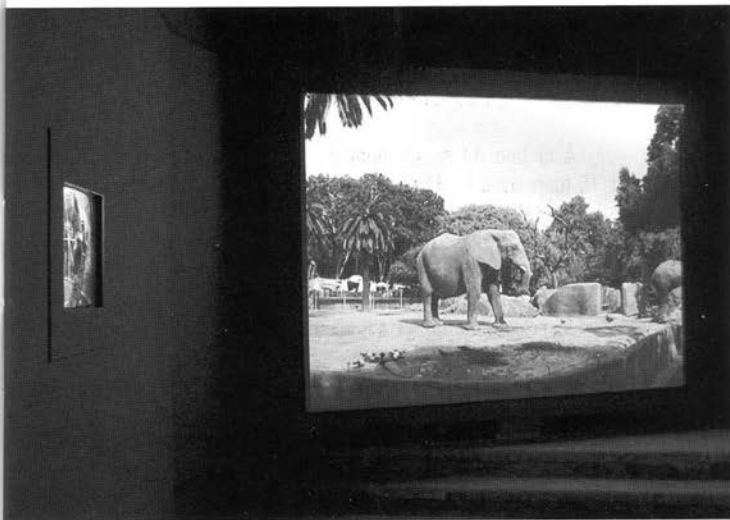
Dans *Historias minimas* (2003) du cinéaste argentin Carlos Sorin, Don Justo est le protagoniste cocasse et sentimental d'un *road movie* conçu comme une série romantico-réaliste. Taciturne et malicieux, infantilisé et dépendant, le vieil homme remâche dans la solitude les regrets d'une vie passée où il conduisait encore, avant l'accident dont il a fui les responsabilités, après avoir renversé un anonyme passant. Pire : son chien Ronchon ne l'a-t-il pas abandonné parce que, vraiment, « ça ne lui a pas plu » ? Dès que l'occasion se présente, voilà le vieil homme parti à la recherche de l'animal, sur les traces d'une illusion de rédemption plus vitale que sa vie même.

Devant l'entrée du musée Guggenheim à Bilbao, *Puppy* (1992), de l'artiste américain Jeff Koons, élève sa stature de West Highland terrier de douze mètres de haut pour veiller sur une ville dont il est devenu l'icône, sous un manteau de 40 000 fleurs naturelles renouvelées deux fois par an. Symbole d'une culture de masse dont on a démocratisé l'idéal sous les traits d'un cerbère transfiguré par les aspirations pacifiques de quelque Flower Power universel, il est la mascotte infantile et illusoire d'une harmonie enfin réalisée entre l'art et la vie... et la mort – renouvelant ainsi l'une des injonctions les plus fébriles et essentielles de la modernité selon Fluxus.

Dans le catalogue réalisé pour l'exposition « No els creiguis » (janvier-mars 2008) à la Capella de Barcelone, Andrea Nacach a reproduit les images prises à New York en 2007, d'un homme déguisé pour amuser les enfants sous le masque jovial de Scooby-Doo. Héros canin d'un film d'animation démarré en 1969 aux États-Unis, aussi célèbre dans le monde que le taciturne Snoopy, Scooby-Doo, peureux mais gentil, aide ses jeunes amis à poursuivre et capturer les méchants – illusoire figure tutélaire de la lutte contre le mal, dont son ancêtre, l'horrible chien de Baskerville imaginé par Conan Doyle en 1901, représentait la terreur.

Parmi les choses étranges qui peuplent son univers hors norme et obsessionnel, occupée à élargir les représentations fantasmatiques du *féminin*, Louise Bourgeois a fini par concevoir « Crouching Spider » en 2003 (actuellement visible au Centre Pompidou), selon les dimensions gigantesques d'une sidérante Méduse en bronze et acier de 270 x 835 x 627,5 centimètres, renversant ainsi la fixité de l'antique Gorgone aux vertus destructrices et apotropaïques (elle détournait le mauvais œil, une fois sa tête enterrée sous l'agora d'Argos) pour une « maman » à double visage avec ses œufs prêts à éclore, aussi effrayante que bienveillante, muette et envahissante, inquiétante et haut perchée, élégante et repoussante, à égale distance d'illusion entre le bien et le mal.

Lors de leur récente présentation de travaux d'école, en février dernier, sous le titre « 89/2001 » (« deux dates, deux événements symboliques, métaphore d'une chute, celle du mur et celle des tours jumelles »), les étudiants des Beaux-Arts de Montpellier soulignaient que « l'an 2000 a moins apporté son lot de changements fantasmés, qu'une désillusion héritée d'une crise caractéristique des années 90. De l'absence de perspective globale, découle une tendance aux phénomènes locaux, à l'*ici et maintenant*. » Parmi eux, Magali Saletes proposait un mur de dessins-fleuve réalisé en direct à partir de mots que d'autres lui soufflaient. Elle note, sous le



Andrea NACACH *Behavior* Installation vidéo 2006-2007

mot « divagation » qui inspire sa méthode, les différentes acceptions : « Divagation des animaux domestiques, du bétail : Fait de les laisser se déplacer sans contrôle sur la voie publique ou sur les terres d'autrui. Fig. : Fait de laisser aller son esprit sans contrôle, rêverie. Se perdre en divagations, propos incohérents, généralement tenus sous l'effet de la maladie, de la folie, de l'ivresse. »

L'association humanitaire internationale PETA (People for the Ethical Treatment of Animals), dont Paul Mc Cartney est l'un des « people supporter » les plus assidus, prétend que plus de cent mil-

lions d'animaux sont utilisés chaque année aux États-Unis pour des expériences – dont 15% pour des tests toxiques – et se réjouit de la récente décision prise à Boston de remplacer les animaux par des robots lorsqu'il s'agit de tests chimiques toxiques.

À la une du supplément du *New York Times* distribué samedi 15 mars avec *Le Monde*, Doreen Carvajal évoque la dernière génération de téléphones mobiles (MO1) conçus pour les enfants à partir de six ans. Il n'est pas, écrit-elle, « aussi câlin qu'un Teddy Bear », mais « il promet une relation similaire » qui rappellera la chaleur duveteuse de l'animal. Citant les propos du psycho-sociologue Sherry Turkle, professeur au MIT à Boston, elle révèle que le téléphone portable est devenu pour les enfants « un moyen de définir leur identité » tout en étant un objet apte à faire varier leur représentation mentale (“an identity-shaping and psyche-changing object”).

ANIMAL TROP HUMAIN

Dans le chapitre 16 de son essai paru en 2002, *L'Ouvert. De l'homme et de l'animal*¹, Giorgio Agamben produit une réflexion assez tonitruante, qui a guidé la mienne pour la présente livraison de *Papiers Libres*. Selon lui, « l'humanisation intégrale de l'animal coïncide avec une animalisation intégrale de l'homme. » Inscrit délibérément dans le cadre de la fin de l'Histoire, au sens où, dit-il, « il n'y a plus aujourd'hui de tâches historiques assumables, voire seulement assignables », Agamben cite le moment même des « grandes expériences totalitaires du XX^e siècle », comme signe « porteur de signification » quant au processus signifié plus haut², s'opposant ainsi à la pensée dominante sur les totalitarismes. Ce sont eux qui, responsables d'un mouvement où « l'humanité [est] redevenue animale », ont donné le ton à la suprématie de l'ordre économique sur toutes les actions relevant de l'humanisation, tout en promouvant « l'assomption de la vie biologique elle-même comme tâche politique (ou

plutôt) impolitique suprême ». Le philosophe italien a le bon goût de préciser que ce moment se distingue comme « une aporie », dont il sous-entend le dépassement possible.

Lise OTT



Andrea NACACH *Behavior* Video still 2006-2007

1. *L'Ouvert. De l'homme et de l'animal*, Giorgio Agamben, 2002, Bibliothèques Rivages, chapitre 16, « Animalisation », cité par Valentin Roma dans le catalogue *Behavior* à l'exposition d'Andrea Nacach, « Don't believe them / No les cregs / No els creguis », la Capella, Barcelone, janvier-mars 2008.

2. Dans le chapitre 10, « Umwelt », (op. cit.), Agamben cite cette formule empruntée au zoologiste Jakob von Uexküll selon lequel l'*umwelt*, le monde environnant, « est constitué d'une série plus ou moins large d'éléments qu'il appelle porteurs de signification ». Ainsi « la forêt en tant que milieu objectivement déterminé n'existe pas : ce qui existe, c'est la forêt-pour-le-chasseur, la forêt-pour-le-bûcheron », etc.